

Anonymous

Ghazels - Poèmes persans

bibebook

Anonymous

Ghazels - Poèmes
persans

Un texte du domaine public.

Une édition libre.

bibebook

www.bibebook.com

LE DERVICHE

Je t'ai demandé l'aumône d'un regard,

Et tu as détourné les yeux.

Je t'ai demandé l'aumône d'un sourire,

Et ton visage s'est durci.

Je t'ai demandé l'aumône d'un
baiser,

Et tu m'as répondu : Passe ton
chemin.

O ma perdrix, sans un regard, sans
un sourire, sans un baiser, comment
puis-je continuer ma route ? Et à
quelle source dois-je m'arrêter si j'ai
éternellement soif de toi ?



SAIFAH



AÏFAH, MON ÂME,
pourquoi revêts-tu le
tchartchaf alors que le vent
souffle sur la plaine et
soulève les cailloux
tranchants ?

Saïfah, couronne de ma tête,
pourquoi ton sein bat-il à coups plus
pressés que la feuille du platane
secouée par le vent de la plaine ?

Saïfah, lumière de mes yeux,
pourquoi ton regard si doux est-il
devenu plus aride que la plaine
desséchée par le vent ?

*

* *

Je revêts le tchartchaf – ô maudit –
pour voler au vent de la plaine dans
les bras de celui qui m'attend.

Mon sein bat à me rompre l'âme – ô
maudit – parce que ta main menteuse
a brisé sans émoi la coupe limpide de
mon cœur.

Mon regard est aride – ô maudit –
parce que toutes mes larmes je les ai
données pour former le ruisseau qui
me noiera dans la plaine.



POURQUOI ?

Pourquoi chantes-tu – ô Bulbul –
puisque la voix de ma bien-aimée
s'est tue ?

Pourquoi brilles-tu – ô Soleil –
puisque les yeux de ma bien-aimée se
sont clos ?

Pourquoi rêves-tu – ô Jeune fille –
puisque le bonheur est un éternel
mirage ?

– Je chante encore – ô Eploré – parce
que d'autres cœurs sont allègres.

Je brille encore – ô Eploré – parce
que d'autres regards scintillent.

Et si je rêve – ô Jeune homme – c'est
que demain tu m'aimeras peut-être.



LA VASQUE

L'eau glisse et s'épand dans la
vasque,

Et c'est la chanson du printemps.

Le rosier s'effeuille sur la vasque,

Et c'est le carmin du printemps.

Le soleil se joue sur la vasque,

Et c'est le sourire du printemps.

*

* *

La lune argente l'eau de la vasque,
Et c'est son visage, pâle d'amour.
Mais la nuit enténèbre la vasque,
Et mon cœur ne sait plus si Elle
m'aime.



L'OBSESSION

Je vois le soleil éblouisseur,

Et ce sont ses yeux.

Je caresse l'ambre de mon chapelet,

Et c'est sa joue.

J'aperçois le cyprès altier,

Et c'est sa taille.

Je respire la rose de Kasvine,

Et c'est son haleine.

J'entends chanter l'eau du kanout,

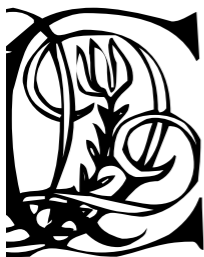
Et c'est sa voix.

Et si je marche sur une vipère,

C'est encore Elle qui me hante.



LA BLESSURE



CE N'EST PAS le Kandjar
qui l'a faite :

Mes ennemis étaient sous
leurs tentes.

Ce n'est pas une
vengeance échue :

Ceux que j'ai offensés sont morts de
ma propre main.

Ce n'est pas le hasard aveugle :

Le hasard quand il croise ma route
devient clairvoyant.

Si ma vie se répand et me quitte

C'est que ses yeux m'ont blessé à
mort

Et qu'Elle en aime un autre.



CLAIR DE LUNE



A LUNE BLEUIT le jardin
et, dans l'ombre, Zeineh
rêve. Elle est accroupie
tout au bord du ruisseau
limpide, un jasmin aux
lèvres, l'âme
resplendissante d'amour. Chaque
battement de son cœur scande le
nom du bien-aimé et la chanson de
l'eau le lui répète. Zeineh sourit ; la

fleur de jasmin palpite.

L'heure s'écoule. Le jardin bleuit davantage. La lune a quitté le palmier dentelé et glisse derrière la colline ; un rossignol prélude ; ses notes énamourées s'égrènent une à une dans la nuit écouteuse.

Zeineh lève le visage et rit.

Mais la fleur de jasmin s'est échappée de ses lèvres. Elle est recueillie par le ruisseau où ne se mire plus la lune.

Zeineh tressaille. Son regard cherche les pétales tombés au fil du courant. Mais le courant a emporté la fleur de jasmin et, là-bas, la grenouille

mélancolique semble pleurer une joie évanouie.

La fleur de jasmin est loin ; elle parfume l'eau fuyante.

Dans le cœur de Zeineh plus rien, que le souvenir du parfum.



LE SABLE



ON GRAIN TIÈDE glisse
entre les doigts telle une
caresse,

Ainsi a glissé sur mon âme
le doux sourire d'Aïcha.

Mille autres sourires ont
passé sur mon âme.

L'un y a fait une brûlure ; l'autre y a
laissé un dard.

Où retrouver, dans le désert de ma
vie,

Le grain de sable qui fut le sourire
d'Aïcha ?



SON AMOUR

Tu as encensé mes yeux de gazelle.

Tu as exalté la musique de ma voix

Tu t'es enivré du printemps de mon
corps.

Puis, tu as piétiné mon cœur.



ORGUEIL



l'univers entier elle avait
chanté son bonheur,

Et l'abeille butineuse
contait à la rose cet
amour unique.

Le jour où elle fut trahie
nul ne le soupçonna,

Et les Délaissées, songeuses auprès
de sa tombe, soupirent :

« Celle-là fut heureuse ».



ELLE EST MORTE...



cette source elle a bu.

Elle est morte – et la source n'a pas tari.

A ce miel elle a goûté.

Elle est morte – et le miel est resté aussi doux.

Sur ce rosier elle s'est penchée.

Elle est morte – et le rosier fleurit

toujours.

Mais mon cœur, elle l'avait pris entre ses mains.

Elle est morte – et mon cœur repose dans sa tombe.



LA SOIF



OUS LA TENTE – ô ma bien-aimée – ce soir je t’attends.

Kérim ! Prends mon étendard et dresse-le en bannière d’allégresse au plus haut de ma tente.

Combien de lunes se sont-elles inscrites au firmament depuis que je suis altéré de toi – ô ma bien-aimée – car le sang répandu de mes ennemis

n'a pas éteint la soif de mon cœur.

Le crépuscule guette déjà le jour expirant. Le soleil lance déjà son adieu royal dans une chevauchée flamboyante de nuages. Les voiles du soir s'étendent un à un sur la journée lassée ; ils enclosent de ténèbres les bouches convulsées des mourants et recueillent dans leurs plis silencieux le dernier cri de rage des vaincus.

Kérim ! Au sommet de la dune surgit la caravane, gardienne de mon trésor vivant !

Le vent du désert s'est levé. Assure-toi si son souffle fait fête à mon étendard déployé.

O mon cœur, mon cœur durci aux batailles, vos battements ont retrouvé le printemps de ma jeunesse défunte.

Kérim ! Le vent du désert fait rage. Sors de la tente et vois si mon étendard résiste à son souffle désordonné. L'étendard claque au vent – ô chérif – et chaque ondulation conte à la terre tes victoires.

Kérim ! Kérim ! Le vent du désert souffle en tempête. Va, jeune homme, soutenir de ton bras mâle l'étendard triomphateur.

Kérim obéit à son maître.

Il soulève la portière de la tente.

Et le sable l'aveugle.

Il franchit le seuil de la tente

Et la nuit l'enveloppe.

Il avance pour soutenir l'étendard

Et Safiah, l'Attendue, étanche sa soif
à ses lèvres.



SI TU M'AVAIS DIT...

Si tu m'avais dit : Donne-moi ton
coursier préféré,

Je t'aurais répondu : Prends sans
scrupule mon coursier préféré,

Qu'importe ! Puisqu'à tes genoux tu
m'enchaînes.

Si tu m'avais dit : Fais-moi
l'offrande de tous tes trésors.

Je t'aurais répondu : Prends sans

compter tous mes trésors.

Qu'importe ! Puisque je reste ton débiteur.

Si tu m'avais dit : Fais-moi le don de tout ton sang,

Je t'aurais répondu : Prends sans remords tout mon sang,

Qu'importe ! Puisque tu as déjà mon âme entière.

Mais, si tu m'avais dit : Brise ton Kandjar,

Je t'aurais répondu : Femme, pas avant qu'il n'ait tranché ta tête !



CONFIDENCES



'AIME MIEUX LA nuit, dit
Aïcha,

Tout dort et je puis pleurer en
silence.

J'aime mieux le jour, dit
Zeineh,

Tout est joie et ma peine reste
inaperçue.



SOUVENIR



mes lèvres le goût du
miel :

Son baiser.

Dans mon âme un reflet
du paradis :

Ses yeux.

Dans mon cœur un poignard :

Ses serments.



QUERELLE



POURQUOI ME DEMANDER
– ô Gulnar – quel jour
s'est incendié mon cœur,
puisque'aujourd'hui mon
cœur n'est plus que
cendres dispersées ?

Pourquoi me demander – ô Gulnar –
quel jour nos sourires se sont parlés,
puisque'aujourd'hui le Lapidé lui-
même n'aurait pas le pouvoir de

confesser mes lèvres ?

Pourquoi me demander – ô Gulnar –
quel jour mes pas foulèrent le sol
sans frôler la fourmi,
puisqu'aujourd'hui mon pied
souhaiterait d'écraser tout ce qui
respire ?

Et pourquoi demander – ô Gulnar –
quel jour mon âme a fleuri puisque
tes doigts ont jeté au vent la rose
épanouie ?

Et toi me diras-tu – ô Mahmoud –
quel jour Aïcha m'a dérobé un
battement de ton cœur ?

Me diras-tu – ô Mahmoud – quel jour
Aïcha reçut le choc de ton sourire

complice ?

Me diras-tu quel jour tes pas t'ont
d'eux-mêmes porté vers la fontaine
d'El Latif ?

Et me diras-tu – ô Mahmoud – quel
jour ton âme a tressailli devant
Aïcha, penchée sur la source
fraîche ?

Mais que sert de souder ensemble les
chaînon du supplice ?

Rassure-toi – ô Pervers – ce soir tu
pourras caresser sans forfait la joue
de ton Impudique, car, j'en fais le
serment sur le Lotus de la Limite,
mes larmes plus jamais n'altèreront
l'eau limpide de la source abhorrée.

Ces paroles dites, leurs regards se mêlèrent et ce fut à nouveau une matinée d'été.



TELLE QU'ELLE EST



QUAND TU MARCHES – ô
Azizé – la gazelle se juge
pesante et l'antilope
entravée.

Quand tu souris – ô
Azizé – les perles
perdent aussitôt leur orient et les
roses s'effeuillent, dépitées d'exhaler
un parfum si grossier.

Quand tu chantes – ô Azizé – la

fauvette critique le merle et le rossignol se tient coi.

Mais quand tu querelles – ô Azizé – le vézir et le calender se chamaillent et l'humanité entière doute de la bonté.



TELLE QU'IL S'EN RENCONTRE



QUAND TU OUVRES la
bouche – ô Gul-i-siah –
j'aperçois une caverne
où s'alignent des perles
dédaignées du tellal.

Quand ton haleine
m'atteint – ô Gul-i-siah – je porte
sans délai la rose à mes narines.

Quand tu commences un récit – ô
Gul-i-siah – les serpents sifflent dans
les airs et les scorpions s'entretuent.

Et quand retombe le silence – ô
Réprouvée – le monde n'est plus
qu'un marécage au bord duquel tu as
coassé.



PAGE LUE

Je ne l'avais point encore aperçu

Que – déjà – il me trouvait belle.

Je ne lui avais point encore souri

Que – déjà – il avait éprouvé qu'il
m'aimait.

Je ne lui avais point encore parlé

Que – déjà – il m'avait juré un
amour éternel

Et quand – après – je l'ai regardé,
Il a détourné les yeux.

Et quand – après – je lui ai souri,
J'ai senti son cœur rassasié.

Et quand – après – j'ai balbutié « Je
t'aime »

Il m'a répondu : Assez ! Azizé me
plaît davantage.



LE JASMIN DOUBLE



ÏCHA EN A fait un collier
qu'elle enroule à son cou,
mais son doigt impatient
a rompu le fil de soie.

Les jasmins se répandent
en pluie odorante ; l'un
reste pris dans ses cheveux dénoués,
l'autre a glissé à terre, un autre est
demeuré entre deux seins plus
fermes que les chelils du mois

d'amardâd.

Que ne donnerait Mansour pour être la fleur qui repose dans cette vallée d'amour !

Mais le cœur de la jeune fille est une source non encore épandue, et l'heure n'est point sonnée où des lèvres amoureuses mettront un collier de baisers au cou flexible d'Aïcha.



TRES PEU DE CHOSE

Un grain de sable dans Sa babouche

Que faut-il de plus pour allumer la
jalousie d'Afrassiâb ?



œuvre du domaine public

Édité sous la licence Creative
Commons BY-SA



Except where otherwise noted, this work is licensed under <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/>

Cette œuvre est publiée sous la licence
CC-BY-SA : vous pouvez donc
légalement la copier, la redistribuer,
l'envoyer à vos amis. Vous êtes
d'ailleurs encouragé à le faire.

Source :

B.N.F. - Wikisource

Ont contribué à cette édition :

Gabriel Cabos

Fontes :

David Rakowski's

Manfred Klein

Dan Sayers

Justus Erich Walbaum - Khunrath

bibebook

